

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges CORNUT

La religion d'Horace

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 253-263

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La religion d'Horace

Aux yeux des lettrés et de certains lecteurs, Horace semble bien camper dans l'histoire le type du parfait bourgeois : non pas l'homme de la classe bourgeoise, mais le tenant de cet esprit, modéré par calcul dans le bien comme dans le mal, qu'on appelle communément l'esprit bourgeois.

A ce moment de l'histoire où l'existence même de toute religion a été mise en cause, il ne sera peut-être pas dépourvu d'intérêt de se demander quelle fut la religion d'Horace, le bon bourgeois.

Quelle fut la religion d'Horace ? A cette question on ne saurait répondre en classant définitivement Horace dans telle ou telle secte religieuse. Horace, apparemment du moins, n'a pas professé toute sa vie les mêmes croyances. Il est probable qu'en sa jeunesse il pratiqua la religion de la grande partie des Romains. Sa fraîcheur de peinture quand il parle, par exemple, des divinités de la campagne, semblerait indiquer des souvenirs de jeunesse où le doute n'avait pas encore mis sa tache. Cette religion, il est vrai, requérait moins l'assentiment du cœur que l'exactitude des cérémonies. « Ces soldats, nous dit Boissier en parlant des prêtres de la religion romaine, ces politiques, ces hommes d'affaires appliquaient aux choses religieuses ce bon sens froid et pratique qui les distinguait dans tout le reste. Des gens habitués, comme eux, à exercer le pouvoir civil, savent bien que la loi ne règle que les actions et qu'elle ne peut atteindre les pensées. Aussi sont-ils plus occupés à prescrire des pratiques qu'à imposer des croyances ; ils établissent des sacrifices et des cérémonies, ils ne songent pas à instituer des dogmes. La religion

telle qu'ils l'ont faite, se réduit au culte ¹. » Religion éminemment pratique, elle est une sorte d'agence de requêtes, mais surtout un gage de sécurité. Superstitieux à l'excès, le Romain se croit menacé à la vue des incidents les plus insignifiants. Devant ces dangers, il ne pouvait se résoudre à rester sans ressources. De là tout cet appareil de prières, de rites, d'offrandes, destinés à écarter les malheurs en apaisant la colère des dieux.

Horace, comme tout bon Romain, s'est-il astreint à ce cérémonial compliqué ? Il est difficile de l'établir. Mais un fait certain, c'est que bien tôt le poète pense des dieux qu'ils ne se préoccupent en aucune façon des mortels.

Deos didici securum agere aevum :
Nec, si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cæli demittere tecto ².

Cette opinion s'explique du fait de son évolution philosophique. Ses instincts de jouissance l'avaient d'abord porté vers l'Epicurisme. Or l'école enseignait que les dieux se désintéressaient complètement des destinées humaines. « *No sound of human sorrow mounts to mar their everlasting calm* ³. » Lucrèce condamne énergiquement comme superstitieuse cette crainte des dieux qui trouble les joies de ce monde. Comme il le déclare, il avait trouvé ses contemporains plongés dans une profonde superstition, et sous le coup de terreurs qui assombrissaient toute leur existence, ne laissant aucun plaisir sans nuage ⁴. Terreurs de punition en cette vie, terreurs de châtements pour la vie à venir, menaçaient toute la communauté, parce que tous étaient responsables des manquements de chacun.

¹ Boissier : *La religion romaine*, t. I, p. 13 et *passim*.

² J'ai appris que les dieux passent au ciel le temps fort tranquillement, et qu'au sommet de la voûte éthérée ils ne s'ennuient pas à ajouter aux merveilles de la nature. *Sat.* I, 5, 101 et *seq.*

³ d'Alton, p. 85.

⁴ Lucrèce : *De Natura deorum*, I, 62 et *seq.*

A cette école, Horace apprend naturellement à ne se pré-occuper en aucune manière de la divinité.

*«Jupiter, ingentes qui das adimisque dolores,
Mater ait pueri menses jam quinque cubantis,
Frigida si puerum quartana reliquerit, illo
Mane die quo tu indicis jejunia nudus
In Tiberi stabit. » Casus medicusve levarit
Aegrum ex praecipiti, mater, delira necanit
In gelida fixum ripa febrimque reducet ;
Quone malo mentem concussa ? Timore deorum⁵.*

Cette attitude vis-à-vis de la vieille religion romaine pourra paraître le fruit d'un raisonnement. C'est probable. Mais à n'en pas douter, le tempérament du poète a dû influencer sur la conclusion. Les intellectuels avaient lieu de sourire de cette multiplicité de rites destinés à conjurer le malheur, et le ridicule de mainte cérémonie devait laisser sceptique plus d'un esprit réfléchi. Il importe de noter pourtant que si Horace a donné son adhésion à l'épicurisme, cette résolution, on l'a vu, n'a point procédé d'un froid syllogisme. C'est son tempérament qui a dicté le choix, le bourgeois s'est servi. La théorie du plaisir, telle que le professait la secte, convenait à merveille à ses goûts. Pour s'y adapter, il n'avait rien à changer à ses habitudes et à ses aspirations.

Or quand il suit Lucrèce dans sa théorie sur les dieux, il obéit au même mobile, car dans l'un et l'autre cas, le bourgeois trouve son compte, met ses aises à couvert, et personne n'osera prétendre que c'est par hasard. Si la doctrine d'Epicure donne libre champ à la jouissance, du moins dans la pensée d'Horace, la théorie de Lucrèce sur les divinités supprime définitivement cette épée de Damoclès,

⁵ « Jupiter, toi qui donnes et retires le mal accablant, dira la mère dont l'enfant est alité depuis cinq mois, si la fièvre quarte abandonne mon fils, le matin du jour où tu ordonnes le jeûne, il se tiendra nu au Tibre. » Que le hasard où le médecin soit parvenu à le tirer de cette crise, cette mère insensée tuera son enfant rigide sur la rive glaciale, en lui redonnant la fièvre. *Sat. II, 3, 266 et seq.*

qui enlevait décidément une grande part de leur charme aux jouissances de la vie. Cette menace continuelle d'une calamité, ou d'un brusque départ pour le royaume de Pluton devait troubler singulièrement les plaisirs de la terre. Aussi, comme le viveur qui prétend jouir sans entrave, Horace prend un moyen radical : il nie cet enfer et ces dieux menaçants. C'est un peu simple. Mais le sentiment n'a pas accoutumé de s'embarrasser de logique. Et pour l'heure, c'est bien la partie affective qui dirige le bon Horace. La philosophie le préoccupe fort peu. Il en gémira plus tard, se lamentera de ne l'avoir pas comprise plus tôt, et, dans les *Epîtres*, comme poussé par un besoin de réparation, il se fera le prosélyte de cette sagesse suprême. Mais présentement, il est encore à l'époque juvénile, où le jouisseur redoute instinctivement tout ce qui fleure le conseil ou présage l'entrave.

S'il a rejeté les dieux dans un Elysée où l'on n'a cure des mortels, c'est donc qu'Horace voulait la paix, pour jouir des plaisirs tout à son aise.

Or, soudainement, le voici qui abandonne l'obéissance d'Epicure. Un événement, miraculeux pour lui, le ramène à la foi dans les divinités traditionnelles. Il a entendu le roulement du tonnerre par un temps parfaitement serein. Pour une nature superstitieuse — et la superstition du Romain est proverbiale — il n'y avait pas d'alternative. C'était une intervention de Jupiter, le dieu du tonnerre⁶.

Cette conversion, déclenchée pour un motif si futile, peut paraître étrange. Le prétexte invoqué a-t-il été la vraie raison du changement ? Non sans doute, car à l'époque précise où se place ce prodige, on exerçait à la cour une pression sur les écrivains pour les engager à suivre et à aider le mouvement de réforme projeté par Auguste. L'empereur demandait un retour à la foi des vieux Romains à un grand respect pour les dieux protecteurs de l'Empire et particulièrement pour le père commun, Jupiter. En un mot il prétendait rétablir l'antique religion qui avait fait la grandeur de Rome.

Or, devant cette injonction, il était difficile de se récuser.

⁶ *O.* I, 34.

Horace s'exécute, d'ailleurs, semble-t-il, d'assez bonne grâce.

*Poscimur. Si quid vacui sub umbra
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat et plures, age, dic Latinum,
Barbite, carmen*⁷.

Horace a pris au sérieux son rôle de prêcheur de morale. Il s'indigne contre le luxe révoltant de son époque

*Jam pauca aratro jugera regiae
Moles relinquunt...*

alors que les temples tombent en ruine.

Il fulmine contre le dérèglement des mœurs :

*Fecunda culpae saecula nuptias
Primum inquinavere, et genus et domos*⁹.

Puis il conjure les Romains de revenir aux habitudes d'antan, où une race valeureuse de soldats-paysans réussit à rougir les mers du sang carthaginois¹⁰.

Cette activité religieuse, cette véhémence de prédicant ne classent-ils pas Horace au rang des dévots ? Le gai poète semble bien loin de la doctrine de Lucrèce, lui qui, à tout propos désormais, voit la main des dieux dans son existence¹¹.

Ne nous y trompons pas cependant. Si nous dépassons ces apparences et que nous poursuivions Horace dans l'intime de sa vie, la contradiction qui s'avoue entre sa

⁷ On nous sollicite, ma lyre. Si jamais, dans mes loisirs je me suis joué avec toi sous l'ombrage, inspire-moi des chants latins qui puissent vivre une année et quelques autres encore. *O.* I, 32, 1 et *seq.*

⁸ Déjà les édifices somptueux ne laissent qu'un faible espace au soc agriculteur. *O.* II, 15, 1-2. *Ibid.*, 18. *O.* III, 16, 11 et *seq.* *Ibid.* 24.

⁹ Notre siècle, fécond en crimes, a souillé d'abord les mariages, les générations, les familles. *O.* III, 6, 17-18.

¹⁰ *O.*, III, 6, 33-34. *O.* II. 4, 65.

¹¹ *O.*, I, 17, 13.

conduite et ses écrits nous empêche de le prendre tout à fait au sérieux. Eût-il dès ce moment adopté la vie plus rangée qu'il tiendra à l'époque des Epîtres, on aurait pu le croire plus aisément sur parole, toute part faite d'ailleurs à la faiblesse qui subsiste malgré la meilleure « bonne volonté ». Mais pour le moment, l'opposition est tout de même trop violente entre ces conseils de vie laborieuse, frugale, pure, ces encouragements à la vie de mariage, et son existence de célibataire viveur, surtout pré-occupé de ses aises, sinon des plaisirs d'une oisiveté complète. Inconséquence étrange mais tout à fait caractéristique du tempérament d'Horace.

A son bourgeois qu'il accuse du même double-jeu, Berl prêche ce langage amphigourique : « Vous ne comprenez pas mes distinctions, me susurre de sa voix douce le philosophe ! Je suis professeur. Je suis contribuable. Je suis rentier. Mais quand je m'enferme dans mon cabinet je ne suis plus un professeur, ni un contribuable, ni un rentier. Je suis un homme qui médite. Vous confondez le vêtement avec la personne, l'enveloppe avec la chose enveloppée. Sous ces oripeaux changeants, vous ne voyez pas l'homme éternel, l'homme intérieur que vous ne sauriez atteindre et que je suis¹². » Peu de bourgeois songeraient à s'excuser d'une manière si doctoralement sophistique, tant leur est inconscient et naturel ce jeu de bascule. Et pourtant, ils sont légion ceux qui dissocient ainsi l'homme politique, financier ou commerçant, d'avec l'homme privé ; les affaires, d'avec la conscience. L'intérêt fait que l'on compose et il semble que ce soit tout à fait de bonne foi. Horace vit encore en plein XX^e siècle.

Ainsi Horace est certainement sincère quand il prêche la nécessité d'une religion, mais seulement pour le peuple. En cela d'ailleurs, il partage une opinion fort répandue dans la classe intellectuelle. « Pour retenir la multitude illettrée, dit Tite-Live, il n'y a rien de plus efficace que la crainte des dieux. » Voilà déjà trouvé le fameux « opium » au moyen duquel, disent les Soviétiques, les bourgeois endorment et atrophient le peuple. Pour la multitude, Horace veut donc la religion. Mais pour sa gouverne

¹² Emmanuel Berl : *Mort de la Morale Bourgeoise*, 5e édit., p. 90.

personnelle, il prétend bien n'être gêné, entravé par aucune croyance. A d'autres la crainte des dieux, les chaînes du mariage, la vie Spartiate, les sueurs ; pour lui la paix, l'indépendance du célibataire, la vie de loisirs et de repos. Encore une fois, Horace n'a probablement pas pensé à mettre en regard ces deux programmes — c'est son excuse — sinon il aurait tempéré de part et d'autre ses exigences. Il n'en reste pas moins qu'il a vécu dans cette contradiction plus ou moins innocente et c'est un des indices de sa mentalité. Sa prédication « *pro diis* » était quelque peu intéressée. Quand il dénonce les désordres qui menacent la sécurité de l'empire, sa gloire, il défend le régime établi, mais ce régime dans lequel il mène vie insouciant et joyeuse. Il insiste bien trop sur la paix, la sécurité, la prospérité rendues à l'empire pour qu'on s'y méprenne. Pour une grande part, le bourgeois défend sa place et son bien. La suite en est une preuve. Quand pour affermir cette paix, cette prospérité nationale, il s'agit de payer de sa personne, Horace se récusé. Faut-il apporter au redressement moral du pays sa part de sacrifices, le poète s'efface. Il serait pourtant injuste de lui en faire un lourd grief. La conduite presque générale de la cour et de la haute société lui est une excuse. Outre l'influence que les idées reçues, dans ce milieu, pouvaient exercer sur lui, l'exemple devait fatalement entraîner sa faiblesse.

Il a donc borné son travail à prêcher le retour à la religion, aux mœurs des ancêtres, et à chanter la divinité. Or même en cet effort, sa contribution, restreinte, mais réelle pourtant, au relèvement de la religion, Horace manifeste ses inclinations bourgeoises. Dans ses odes religieuses, où pour son compte, il peut très bien invoquer les dieux comme des allégories, il marque une sympathie particulière pour les divinités qui consacrent ou représentent les goûts bourgeois. Quand il nous entretient des grandes divinités, son langage est solennel, pompeux, quelque peu apprêté. C'est l'esprit qui parle plutôt que le cœur. Quelle grâce, au contraire, quel naturel, quelle âme en un mot, dans les odes consacrées aux divinités champêtres !

Le secret de cette effusion : Horace adorait la campagne, séjour de la paix, du bien-être, du loisir, du repos.

Dans la gracieuse épode, où il dit avec une émotion si sincère, la joie apaisée et intime de la vie à la campagne, il n'a garde d'omettre les dieux qui procurent tout ce bonheur :

*Ut gaudet, insitiva decerpens pyra,
Certantem et uvam purpurae
Quae muneretur te, Priape, et te, pater
Sylvane, tutor finium*¹³.

*Vel agna festis caeso Terminalibus*¹⁴.

Dans l'Ode au dieu Faune, combien naïve et sincère est la prière du bon Horace devenu propriétaire rural !

*Faune, Nympharum fugientium amator
Per meos fines et aprica rura
Lenis incedas, abeasque parvis
Aequus alumnis.
Si tener pleno cadit haedus anno
Larga nec desunt Veneris sodali
Vina craterae, vetus ara multo
Fumat odore*¹⁵.

Mais aussi, malheur à qui néglige de se rendre propice ce dieu Faune à la fois puissant et redoutable. « *In molti testi greci e latini è espressa la credenza che gli armenti o dimagrino misteriosamente o infurino per maleficio di Pan o di Fauno o di Silvano. Nei pochi passi in cui è spiegato meno oscuramente che parlar chiaro degli effetti terribili dell'ira*

¹³ Quel plaisir pour le cultivateur de cueillir la poire sur l'arbre qu'il a greffé, ou la grappe dont le coloris le dispute à la pourpre. Ce sent les hommages qu'il vous offre, ô Priape, et vous, Sylvain, dieu protecteur des héritages. *Epod.* II, 19.

¹⁴ Cet agneau qu'on vient d'immoler, au dieu Terme. *Ibid.* 59.

¹⁵ Faune, amant des Nymphes qui fuient tes poursuites, visite en dieu clément mes enclos modestes et mes champs bien exposés ; sois favorable, en partant, aux jeunes élèves de mes troupeaux, puisqu'à la fin de chaque année, un tendre chevreau tombe en ton honneur, puisque le vin coule avec largesse dans la coupe chère à Vénus, puisque ton antique autel se voile sous les épaisses fumées de l'encens. *O.* III, 17, 2 et 3, 8 et *seq.*

*di un dio è imprudente, perché può irritarlo, pare evidente che Pan tormenti sino alla pazzia, mandando sogni e visioni spaventevoli come agli uomini così alle mandrie*¹⁶. » Aussi la supplique du poète se garde bien de parler de la colère du dieu. Très habilement, il parle de douceur et de clémence. Qu'il y ait là un vestige en lui, de cette superstition qu'il a voulu supprimer en écartant les dieux des soucis terrestres, qu'il n'y ait là qu'un jeu littéraire, il n'en reste pas moins que cette prière timide et insistante manifeste ses préoccupations de bourgeois campagnard ; elle montre combien lui tient à cœur ce bien-être dont il s'éjouit.

Les recommandations du poète à la ménagère Phidylée témoignent encore de ses préoccupations de propriétaire.

*Cælo supinas si tuleris manus
Nascente Luna, rustica Phidyle
Si thure placaris et horna
Fruge Lares acidaque porca*¹⁷.

Alors troupeaux et moissons n'auront à redouter aucune maladie. Un taureau devra tomber sous la hache des pontifes. Mais :

*Te nihil attinet
Tentare multa caede bidentium
Parvos coronantem marino
Rore Deos fragilique myrto.
Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia
Mollibit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica*¹⁸.

¹⁶ Giorgio Pasquali : *Orazio lirico*, p. 563.

¹⁷ Quand la lune renaît, bonne Phidylée, lève vers le ciel tes mains suppliantes ; qu'un peu d'encens et de grain nouveau, que le sacrifice d'une truie avide, te rendent tes lares propices. *O.*, III. 23, 1 et *seq.*

¹⁸ Mais toi, tu ne dois pas égorger des troupeaux pour tenter la faveur de ces humbles dieux que tu couronnes de romarin et de myrte fragile. Il suffit qu'une main pure touche l'autel ; ce n'est pas la magnificence de l'offrande qui fléchira les Pénates en courroux et qui rendra plus agréable le sel pétillant et l'orge sacrée. *O.* III, 23, 13, et *seq.*

Bacchus est encore une divinité dont le bourgeois s'accommode parfaitement. Horace n'aura garde d'oublier un dieu si utile. Il a pour lui une prédilection toute particulière. Bacchus n'est-il pas le dieu du vin, donc le dieu de la joie, de l'insouciance ? Le précieux nectar n'endort-il pas les soucis obsédants et les sombres alarmes ? N'est-il pas aussi une divinité du plaisir ? Bacchus a coutume de convier Venus à ses festins. D'ailleurs cette divinité aura aussi chez Horace une place prépondérante. Elle est si facile à distribuer la jouissance que le bourgeois n'a garde de l'oublier.

*Regina, sublimi flagello,
Tange Chloen, semel, arrogantem*¹⁹.

Même quand il lui fait des reproches ou qu'il la supplie de l'épargner, sa sympathie est évidente.

Qu'Horace soit franc d'allure, sincère, parfois même plein de cœur et d'émotion quand il s'adresse à ces divinités de la campagne ou du plaisir, rien de plus naturel. Il célèbre ce qu'il aime, le plaisir immédiat, ou ce qui contribue à le procurer, sa propriété de Sabine, gage du bien-être et des aises. Pour la même raison, la conviction manque dans mainte ode religieuse où il prêche la vertu, sa vie démentant ses écrits.

Un jour, pourtant, où la philosophie aura éclairé sa conscience, — c'est à l'époque des Epîtres, — il n'hésitera pas à proclamer pour lui aussi la nécessité d'un amendement et il s'essaiera à devenir meilleur. Mais cette conversion où il quitte le camp bourgeois sera plus philosophique que religieuse. Dès ce temps, il n'apparaît pas en effet qu'il ait été plus fervent, plus attentif à implorer les dieux.

Le scepticisme de Lucrèce avait dû s'ancrer profondément dans cette nature impressionnable ; son optimisme, et aussi son amour d'une joie sans contrainte, influer puissamment pour écarter du commerce des mortels, ces êtres apparus sous un aspect plus terrifiant que majestueux, plus redoutable que paternel.

¹⁹ O reine puissante, touche seulement de ton fouet divin l'orgueilleuse Chloé qui me brave. *O.*, III, 26, 11-12.

Ainsi, à quelque moment qu'on le prenne, Horace a traité la religion en bourgeois. Il la rejette, ou plus vraisemblablement ne l'accepte pas à l'âge où il réfléchit parce qu'elle est une gêne, une contrainte. Plus tard, cependant, il prône son utilité, sa nécessité pour la prospérité du pays. Mais cette apologie est intéressée ; pour son propre compte, il a senti la menace, sinon de la révolution, du moins d'une décadence, et donc de la disparition d'une ère de paix, indispensable à ses habitudes bourgeoises. Quant à lui, il se refuse à adopter ce remède par trop amer qu'il propose à sa génération.

Dans ses Odes, où rien ne l'empêche d'invoquer les dieux comme des allégories, il manifeste une sympathie spéciale pour les divinités qui sont les emblèmes des goûts bourgeois. Cependant, sur la fin de sa vie, il se corrige de cette mentalité, mais c'est pour suivre les préceptes de la céleste sagesse qu'est la philosophie, non pour faire profession de foi en la divinité. Il n'y a rien d'étonnant que cette religion froide et menaçante, toute et uniquement faite de formules et de rites n'ait pas touché l'âme sensible d'Horace. Est-il osé de prétendre que venu à l'époque du Christ, Horace n'aurait pas rejeté la religion chrétienne ? En tout cas, on ne peut affirmer qu'il l'eût refusée. Sa recherche sans doute bien lente, bien sourde d'abord, de la vérité et d'une vie meilleure, l'aurait, semble-t-il, incliné vers une doctrine qui, en lui offrant cette vie meilleure, lui promettait les secours pour soulever le poids de sa nature, chez lui de tout temps le grand obstacle à l'aveu de son tourment, de son besoin du mieux.

Georges CORNUT